

10 Société et Culture

AVC - Soins traditionnels

L'apport de la médecine traditionnelle africaine

Frédéric Serge LONG

Libreville/Gabon

À travers ses méthodes et savoirs, la médecine traditionnelle africaine se révèle d'un apport précieux dans le rétablissement d'une personne touchée par l'AVC. Qu'ils soient d'origine hémorragique (rupture d'un vaisseau sanguin, souvent endommagé) ou ischémique (occlusion d'une artère cérébrale), les AVC se traitent également par cette voie parallèle à la médecine dite moderne ou conventionnelle.

Expert en médecine traditionnelle et représentant au Gabon de l'Ong internationale Prometra (Promotion des médecines traditionnelles), le Dr Amah Ayao Amavi avoue avoir reçu plusieurs cas à son cabinet, sis derrière le Camp-de-Gaulle. Dans la ligne de traitement en vue de redonner aux patients leur motricité, il indique que les tradithérapeutes ou phytothérapeutes prescrivent des tisanes. « *Celles-ci ont des propriétés vasodilatatrices qui consistent, notamment, à ouvrir les artères, afin de*



Photo : AJT

Dr. Amavi Amah Ayao, expert en médecine traditionnelle, représentant de l'ONG Prometra Gabon.

faciliter la circulation sanguine », explique-t-il. Dans ce même ordre d'idées, des massages sont mis à contribution pour la rééducation, de

manière régulière et rigoureuse. « *Nous utilisons également des pommades pour détendre et adoucir les nerfs* », précise M. Amavi.

Témoignage

Une maladie surmontée grâce notamment au soutien des proches

LLIM

Libreville/Gabon

Jean-Jacques Awore, 55 ans, en service à l'Agence gabonaise de presse (AGP), a consenti à nous faire partager son vécu depuis l'attaque qu'il a eue en septembre dernier. Tout en rendant grâce à Dieu pour s'être vite remis de ses trois mois de maladie, il conte ici les recettes d'un retour à la vie.

Comme si on lui assénait un coup de marteau sur le crâne, se souvient-il. Puis, ses membres supérieur et inférieur du côté gauche commencent à "s'atrophier" et à perdre leur mobilité, poursuit-il. Il se rend aussitôt dans le bureau de son supérieur hiérarchique. Et c'est à ce moment que ses pérégrinations au sein des structures hospitalières de Libreville vont commencer.

D'abord dans une clinique située au quartier Glass, puis dans une autre du côté d'Akébé-ville, pour y subir un scanner qui ne révèle aucun dysfonctionnement. Puis, ainsi qu'il le confie, Awore est interné, gardé en soins intensifs et en observation durant deux semaines, au service de



Photo : LLIM

Jean Jacques Awore revient de loin.

cardiologie du Centre hospitalier universitaire de Libreville (CHUL). Lors de son admission au CHU de Libreville, notre compatriote doit répondre à une foule d'interrogations, dans la démarche visant à trouver les causes de sa maladie : « *Etes-vous tombé ? Avez-vous des problèmes qui vous préoccupent* ... », sont quelques-unes des questions auxquelles Jiji, comme l'appellent affectueusement ses proches, doit répondre, afin d'aider le personnel soignant à déterminer la nature de sa pathologie.

En sus, une panoplie d'examens sont également effectués, sans toutefois révéler une quelconque anomalie à l'origine des symptômes que le patient présente, renchérit-il.

Se laissant aller aux mains des spécialistes, il subit progressivement des traitements au sein de l'hôpital. Cette phase terminée, des séances de kinésithérapie, soit vingt séances réparties en groupe de dix lui sont prescrites. Aujourd'hui rentré chez lui, après trois mois de

maladie, il suit quotidiennement un traitement qu'il appelle "traitement à vie", après chaque contrôle chez son médecin traitant : « *L'accès à ce traitement ne peut se faire que sur prescription médicale. C'est donc, chaque mois, que je vais rencontrer mon médecin* », explique-t-il, avant d'ajouter que ses dépenses s'élèvent au moins à soixante-cinq mille francs pour l'achat des médicaments, grâce à sa prise en charge par la Caisse nationale d'assurance maladie et de garantie sociale (Cnamgs).

« Je rends grâce à Dieu parce que je suis sorti de l'hôpital sur pieds. Ce qui n'est pas le cas pour un bon nombre de malades que j'ai rencontrés durant ma rééducation », se souvient M. Aworet.

Un rythme de vie modéré, une alimentation saine, ainsi qu'une hygiène de vie lui sont recommandés pour éviter de se retrouver dans le même état. Et il reconnaît l'apport inestimable de ses proches, à travers un soutien permanent qui l'a aidé à tenir bon.

Micro-trottoir

Que pensez-vous des AVC ?

Max-Yvon Ngomo Ongoua, sociologue : "une maladie nouvellement connue des Gabonais"

« Sans être expert de la question, mais en tant que sociologue qui lit la société et l'observe, nous pouvons dire que les AVC sont une maladie nouvellement connue dans la société gabonaise. Nous constatons également qu'elles touchent toutes les couches sociales. De manière ramassée, nous savons que les AVC sont dues à un cumul de facteurs que sont le stress, lié à la vie dans la société actuelle, et à l'extrême réflexion. Parce que lorsque nous sommes trop pensifs, notre cerveau peut être endommagé. Sachant que c'est le cerveau qui alimente l'organisme, une fois que ce dernier est impacté, les nerfs qui lient le cerveau à l'organisme sont affaiblis, et l'organisme peut entièrement connaître une paralysie, un dysfonctionnement sévère. »



Photo : F.B.E.M

Éric Joël Bekalé, diplomate : "un véritable phénomène de santé publique"

« Les AVC, depuis une bonne dizaine d'années au Gabon, sont de plus en plus nombreux et récurrents. Je crois que c'est un véritable phénomène de santé publique dont le gouvernement et le ministère de la Santé en particulier, devraient se préoccuper, au même titre que le paludisme ou le sida. Aujourd'hui, il n'y a qu'à circuler dans Libreville, vous croiserez de nombreuses personnes qui sont handicapées d'une partie de leur corps, avec le faciès complètement déformé, parce que ce sont là les séquelles des AVC. Beaucoup d'autres en meurent. Vous savez, nous vivons dans un environnement très difficile. Le coût de la vie est de plus en plus élevé. Les salaires, malgré les efforts d'augmentation, demeurent bas par rapport à la cherté de la vie. De nombreuses personnes sont confrontées à des difficultés telles que celles de l'emploi, des enfants qui sont déscolarisés. Observez-vous même la question des transports au niveau de Libreville, sous le soleil ou sous la pluie. Sans être médecin ou chercheur dans ce domaine, je crois que ce sont autant de choses, ajoutées à la question de l'alimentation qui n'est pas toujours de qualité, qui peuvent amener un dérèglement cardiovasculaire chez des individus. Notamment chez ceux qui présentent déjà quelques fragilités. C'est pourquoi, lorsque nous parlons de sécurité alimentaire au Gabon, il n'est pas seulement question de sortir de la dépendance alimentaire que nous avons vis-à-vis de l'extérieur, mais il est aussi question de la qualité de ce que nous mangeons. »



Photo : F.B.E.M

Lolita Biss, étudiante : "mettre l'accent sur la sensibilisation"

« Je pense que c'est une maladie qui touche de plus en plus de personnes de nos jours, et qu'il faudrait prendre des mesures pour sensibiliser les populations, afin de prévenir les AVC du mieux que l'on peut. Beaucoup trop de personnes ne sont pas sensibilisées à ça. J'imagine qu'il y a quand même quelques trucs que l'on pourrait faire en terme de prévention. Mais comme la population n'est pas éduquée à cela, personne n'a les gestes justes, que ce soit au moment d'une attaque, ou avant. »



Photo : F.B.E.M

Splendide Nkene, commerciale : "des symptômes flous, le vrai danger des AVC !"

« Il n'y a pas de symptômes facilement identifiables. C'est quelque chose qui se manifeste silencieusement, qui surprend le plus souvent. On a, par la suite, juste des conséquences. Et c'est ce qui rend cette maladie encore plus dangereuses, à mon avis. Aussi, en aval, la personne restée profondément marquée, soit par des déformations, soit par une paralysie de certains de ses muscles, quand elle réussit à en survivre. »



Photo : F.B.E.M

